

## Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 18, Number 4, mars 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302414ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302414ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Yon, A. (1965). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(4), 517-533.  
<https://doi.org/10.7202/302414ar>

*Un siècle d'opinion française*

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR  
LES FRANÇAIS DE FRANCE \*  
1830-1939

---

Ire partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE

I. L'ÈRE DU SENTIMENT (1830-1880)  
(Suite)

§ 2. Mission de la *Capricieuse* (1855)

En 1855, année même où paraissait en volume la *Promenade* d'Ampère, un événement allait se produire au Canada qui, dans une large mesure, faciliterait la reprise de bons rapports entre la France et son ancienne colonie. Nous voulons parler de la mission confiée par le gouvernement de Napoléon III à Paul-Henry de Belvèze, commandant de la *Capricieuse*.

Il semble que cette croisière d'amitié ait trouvé peu d'échos dans la presse française. Au Canada, elle fit époque. Elle n'inspira pas que les poètes : la population tout entière y vit, après une absence qui avait trop duré, comme le retour symbolique de la France sur les bords du Saint-Laurent.

Nous avons déjà raconté ailleurs, en le qualifiant d'"odys-sée", ce voyage triomphal à travers les deux Canadas<sup>1</sup>. Nous nous bornerons à rappeler ici le concours de circonstances favorables qui aida au succès de l'entreprise, les étapes principales de la mission et, enfin, les avantages de divers ordres qui en résultèrent pour l'un et l'autre pays.

---

\* Voir notre *Revue*, XVIII : 321-342.

<sup>1</sup> *Canada français* (Québec, 1936) : 837-856, où l'on trouvera de plus amples détails.

L'Angleterre victorienne de 1855, si sûre, si fière d'elle-même, cherchait pourtant à se concilier les bonnes grâces de la France, qui soutenait avec elle la cause de l'Empire ottoman contre les Russes. Les troupes des deux puissances luttèrent côte à côte en Crimée. De plus, Napoléon III, qui avait été l'hôte des Anglais après son évasion du fort de Ham, se considérait comme un ami personnel de Victoria. En 1850, le Prince-président lui avait fait une visite officielle que la Reine allait rendre à l'Empereur au cours de l'Exposition.

Car 1855 est aussi l'année de l'Exposition universelle de Paris. Le Canada lui-même y occupe un stand<sup>2</sup>. Dans les journaux canadiens, le D<sup>r</sup> Taché, commissaire spécial du gouvernement de l'Union, décrit la section canadienne et mentionne les noms des visiteurs de marque qui s'y arrêtent. Entre autres curiosités, on y admire un superbe comptoir de fourrures, la maquette du pont tubulaire qui doit enjamber le Saint-Laurent et, comme couronnement, un "trophée", c'est-à-dire une pyramide faite d'une mosaïque de bois précieux, et si élevée qu'on accède au sommet par un escalier<sup>3</sup>.

Quels sentiments les Canadiens français d'alors nourrissaient-ils envers la France ? Nous avons vu maints voyageurs se porter garants de leur fidélité, mais ils n'admiraient pas pour autant tout ce qui venait de la mère patrie. Ils apprirent avec consternation, avons-nous dit, les violences exercées par la Révolution contre les institutions monarchiques et religieuses de l'ancienne Métropole. Poussés, d'ailleurs — et souvent trompés — par les Anglais, ils ne pouvaient que haïr cordialement la

<sup>2</sup> *Le Canada à l'Exposition universelle*, brochure publiée par les soins du D<sup>r</sup> J.-C. Taché et reproduite dans les journaux canadiens de l'époque.

Joseph-Charles Taché (1820-1894) était médecin. Il rentra au Canada en 1857 et devint par la suite sous-ministre de l'Agriculture et des Statistiques. Peu avant l'Exposition, il avait publié chez Bossange une *Esquisse sur le Canada, considéré sous le point de vue économiste* (sic), (Paris, 1855), 180 p. Malgré son titre tant soit peu prétentieux, cet ouvrage est bien supérieur comme fond et comme composition au livre de Barthe dont nous aurons à parler plus loin.

<sup>3</sup> Lors de sa visite, la Reine se gardera d'y monter, à cause sans doute de son encombrante crinoline, mais le petit Prince, futur Edouard VII, y grimpera allègrement !

première République. Pour les mêmes motifs, Napoléon, enfant de la Révolution, ne fut aux yeux de la plupart que l'Ogre de Corse. Lorsqu'on sut qu'il vendait la Louisiane, on estima l'avoir échappé belle. Tout aux plus fut-il loué comme artisan principal du Concordat. Quant aux trois souverains qui se succédèrent sur le trône de 1815 à 1848, ils étaient et restèrent pour les Canadiens des inconnus.

L'avènement de la seconde République ne put qu'éveiller chez eux de vieilles suspicions. Ils ne commencèrent à regarder favorablement Louis-Napoléon, le neveu de l'Autre, que le jour où ils le virent, en 1849, intervenir dans la question romaine pour faciliter au Saint-Père sa rentrée dans sa capitale. Le vote de la loi Falloux pour la liberté de l'enseignement leur parut aussi de bon augure, de sorte qu'en cette quatrième année du règne, ils considèrent d'un œil sympathique le nouvel Empereur qui, avec sa jeune et belle épouse, tient d'ailleurs la vedette de l'Europe <sup>4</sup>.

Le calme est rétabli dans le Bas-Canada. Après d'ardentes luttes politiques, on laisse la loi d'Union faire son œuvre et tourner au désavantage de ceux qui avaient cru forger une arme contre les Canadiens français. Ceux-ci respirent enfin ! Ils éprouvent le besoin de s'instruire davantage, de se cultiver même. Ils se découvrent le goût d'écrire et autre chose que des discours politiques : Garneau n'a-t-il pas donné l'exemple en publiant déjà deux éditions de son *Histoire du Canada*?... Et c'est ainsi qu'on se plaît à revivre le passé, et que tout un monde de souvenirs reflue à ces cœurs nés français.

D'autre part, nous avons vu ici même maints voyageurs partis de France se porter garants de l'attachement des Canadiens à l'ancienne mère patrie. Grâce à leurs ouvrages, les contemporains sont désormais mieux renseignés, là-bas, sur le compte de ce lointain pays.

---

<sup>4</sup> Pour l'époque qui nous intéresse, l'évolution de l'opinion canadienne-française a été fort bien étudiée par G. Vattier dans son *Essai sur la Mentalité canadienne-française* (2<sup>e</sup> partie, ch. 1<sup>er</sup>, *Les sentiments envers la France*: 245 sq.).

Bref, on semble tout disposé, d'un côté comme de l'autre, à se tendre la main à travers l'Atlantique. L'Angleterre ne fera qu'y applaudir. La France peut donc envoyer son porte-parole officiel, surtout si cet émissaire s'appelle Paul-Henry de Belvèze !

Issu d'une vieille famille du Languedoc, le futur marin naît à Montauban le 11 mars 1801. Entré à Polytechnique en 1820, il est deux ans plus tard élève de première classe dans la marine royale. De 1823 à 1826, il croise sur les côtes de l'Amérique du Sud et assiste à la prise du Callao, dernier retranchement de la domination espagnole sur le continent. A Valparaiso, il rencontre le jeune secrétaire de la Délégation apostolique, l'abbé Mastai-Ferretti, comte de Sinigaglia, qui deviendra le pape Pie IX. En 1827, il est dans les eaux turques et se distingue à la bataille de Navarin. Marié en 1833 à M<sup>lle</sup> Louise Émériaux, fille de l'amiral, Paul-Henry est successivement promu capitaine de frégate en 1837, capitaine de vaisseau en 1846. Comme on n'a pas tardé à discerner chez lui les qualités d'un habile diplomate, on lui a confié diverses missions délicates, en Espagne, en Grèce, aux Lieux saints... En 1849, il en reçut une plus épineuse encore : monté sur le *Panama*, il prit part à l'expédition romaine, qui avait pour objet de faire rentrer le Pape chez lui. C'est là un haut fait que, plus tard, les journaux canadiens ne manqueront pas de souligner.

Belvèze venait d'être créé commandeur de la Légion d'honneur, en 1853, lorsqu'il fut envoyé dans le golfe Saint-Laurent à titre de "commandant des forces françaises dans les eaux de Terre-Neuve". "Me voilà, écrit-il plaisamment à un ami, exilé dans les régions hyperboréennes de la morue!"<sup>5</sup>

Qui, du gouvernement français ou de l'officier, eut le premier l'idée de cette croisière au Canada? Il est difficile d'en décider. M. Cangardel, ancien directeur général de la Compagnie générale Transatlantique, a étudié la question de près<sup>6</sup>. Au ministère de la Marine, il s'est fait communiquer le dossier du

<sup>5</sup> Com.<sup>t</sup> de Belvèze, *Lettres choisies*... (Bourges, 1882), 146.

<sup>6</sup> Cangardel, *Le Voyage de la Capricieuse* (Ms., 1947), travail qui nous a été gracieusement communiqué par l'auteur.

Commandant. En date du 28 avril 1855, la première lettre du Ministre porte que "ce n'est pas sans une certaine hésitation que le gouvernement de l'Empereur a pris la résolution de faire apparaître le pavillon français dans ces contrées qui, à la suite d'une guerre malheureuse, ont cessé d'appartenir à la France"<sup>7</sup>.

Rappelons en passant qu'une souscription, ouverte au Canada en faveur des veuves et des orphelins des armées combattant en Crimée, avait produit une somme importante, arrondie davantage par un vote du gouvernement canadien. En février, lord Elgin avait remis "en mains propres de l'Empereur" une offrande. Par une lettre écrite des Tuileries le 27 février, Napoléon III le remerciera en ces termes: "Notre pays ne verra pas sans en être reconnaissant, qu'en souvenir de son origine française, la population canadienne n'ait pas voulu séparer dans ses félicitations et dans ses offrandes ceux qu'unit si noblement la communauté des périls"<sup>8</sup>.

Prose officielle, dira-t-on. Sans doute, mais qui prépare le terrain pour des relations plus cordiales. Toutefois, le Ministre, dans ses instructions au Commandant, insiste sur le fait que la mission à lui confiée sera avant tout "commerciale, sans caractère diplomatique"<sup>9</sup>. On profitera de ce que la Grande-Bretagne vient d'abolir les anciens tarifs douaniers qui rendaient impraticables les échanges entre le Canada et l'étranger. Ainsi, les droits de douane pour articles tels que tissus, bijouterie, parfumerie ne sont pas supérieurs à 12 pour cent. C'est seulement pour les eaux-de-vie et spiritueux qu'on exige des taxes élevées, pouvant atteindre jusqu'à 25 pour cent *ad valorem*.

Mais, comme nous l'allons voir, le but avoué de l'expédition fut largement dépassé, grâce au savoir-faire du marin. Car ce n'était pas le premier venu: "fort instruit, fort capable", dit de lui un chef hiérarchique, dès 1831. Trois ans plus tard, un

<sup>7</sup> *Op. cit.*, fol. 2.

<sup>8</sup> D'après *La Minerve*, Montréal, 8 avril 1855. Il y avait vraiment, depuis quelque temps, assaut de politesses entre les deux pays. En 1854, l'impératrice Eugénie avait offert de riches ornements pour la chapelle des Indiens, à Caughnawaga.

<sup>9</sup> Cangardel, *op. cit.*, fol. 4.

rapport officiel ajoute: "Il a une intelligence et un caractère au-dessus de la ligne commune"; et on le considère en 1848 comme "un des capitaines les plus capables de commander"<sup>10</sup>.

Il ne nous apparaît pas sous un jour moins sympathique à travers ses lettres: "Son style, remarque son biographe, ressemble à sa vive physionomie, à son sourire qui s'ouvre dans l'ironie pour s'effacer sous une expression d'ineffable bonté." Vrai méridional, il avait les dons naturels d'un brillant orateur; mais la spontanéité était bridée chez lui par une sagesse, un tact dignes d'un diplomate de carrière. Il est normal que les Canadiens, toujours friands de beaux discours, se soient sentis remués par "cette parole aisée et spirituelle, vive et mesurée, dans l'accent de laquelle ils reconnaissaient un écho" de la mère patrie<sup>11</sup>.

On avait d'abord pensé, pour porter les couleurs françaises outre-Atlantique, au *Gassendi*, "transport de la flotte muni d'une machine à vapeur", mais Belvèze lui préféra la corvette *la Capricieuse*, "bâtiment d'une grande marche, élégant et bien armé"<sup>12</sup>. Construite en 1849, *la Capricieuse* avait été spécialement frétée pour les mers d'Extrême-Orient, où elle devait servir à rechercher les traces de la Pérouse. Son nom appartient deux fois à l'histoire, puisque c'est à son bord que débuta l'un des héros de la marine française, l'amiral Courbet. En 1855, le navire portait 240 hommes d'équipage.

L'accueil de la Nouvelle-France allait être un triomphe.<sup>13</sup>

Un mois d'avance, la venue de la corvette est annoncée. De Saint-Pierre-et-Miquelon, le commandant a écrit le 3 juin pour notifier officiellement sa mission à Edouard Ryan, agent de la France à Québec.

<sup>10</sup> Belvèze, *Lettres...*, Introd., xii.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, Introd., xi. L'étude biographique placée en tête de l'édition est due à MM. Rohault de Fleury, destinataires de plusieurs de ces lettres.

<sup>12</sup> Le Com.<sup>t</sup> au Ministre, 18 jn, citée par Cangardel, *Le Voyage...*, fol. 4.

<sup>13</sup> Pour le récit du séjour au Canada, nous nous sommes surtout inspiré des comptes rendus publiés par les journaux canadiens: *Minerve*, *Patrie*, *Pays* à Montréal; *Journal de Québec*, *Canadien* à Québec.

De bonne heure, le 13 juillet, *la Capricieuse*, toutes voiles dehors, paraît à la hauteur du Bic. Elle est rejointe et saluée par deux steamboats-remorqueurs, l'*Amiral* et l'*Advance*: ce dernier va s'atteler à elle pour la traîner comme un char de triomphe, tandis que l'*Amiral*, où ont pris place les notabilités du pays, lui fera escorte. De tous côtés, les ovations éclatent... Mais laissons parler le Commandant: "Partout, les populations accouraient à la côte, saluant la corvette de leurs hurrahs et de salves de mousqueterie." Quoique la journée fût pluvieuse, "les habitants bravaient le mauvais temps en courant le long du rivage".<sup>14</sup>

Le paysage plaît à Belvèze, qui dira plus tard: "Je ne connais guère que les bords de la rivière de Gênes, du Bosphore ou de la côte de Catalogne, à l'est de Barcelone, qui soient aussi gracieux que les bords du Saint-Laurent." Enfin, vers six heures du soir, on arrive devant Québec, alors capitale du pays, où l'on est "entouré d'un des plus splendides panoramas du monde". La citadelle salue de vingt et un coups de canon, et la corvette de répondre. De la foule massée sur le môle s'élève une impressionnante rumeur...

Le public impatient fut bientôt admis à visiter le navire. La légende veut même qu'on ait amené de force le pavillon pour le baiser et s'en disputer les lambeaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pauvre Commandant, durant son séjour au Canada, pensa souvent avoir le même sort, tant il fut partout invité, prié, convié, supplié, bref tiré en sens contraires!

Le lendemain de l'arrivée eut lieu la réception officielle. Ce matin-là, Belvèze et son état-major furent accueillis sur le quai de la Reine par le maire, le D<sup>r</sup> Morrin, entouré de son conseil municipal. A l'adresse qu'on lui présenta, le Commandant répondit avec finesse: "Absente depuis un siècle du fleuve Saint-Laurent, la marine française y revient pour renouer des relations commerciales"... et proposa que l'honneur et l'hommage de la réception fussent reportés à "la gracieuse souveraine de la

---

<sup>14</sup> Belvèze, *op. cit.*, 128.

Grande-Bretagne" et à l'Empereur des Français. Puis les voitures furent avancées et l'on s'achemina vers l'hôtel du gouvernement, où attendait l'aimable gouverneur général, sir Edmund Head. L'officier remit ses lettres de créance et les deux hommes eurent quelques minutes d'entretien, pendant que la musique jouait *Partant pour la Syrie* et *God save the Queen*. La matinée s'acheva par la visite des ouvrages de la citadelle. Le soir, Belvèze alla présenter ses respects à l'archevêque, M<sup>sr</sup> Turgeon.

Les réjouissances devaient se succéder sans interruption les jours suivants. Nous n'en donnerons pas le détail, non plus que des visites particulières que le Commandant jugea bon de faire à divers notables. L'une d'elles est passée à l'état de légende : celle qu'il fit à M<sup>lle</sup> de la Naudière, fille de l'officier qui s'était distingué sous Montcalm. C'est ce jour-là que l'octogénaire aurait trouvé cette définition — qui parut alors si astucieuse — du patriotisme canadien-français : "Nos bras à l'Angleterre mais nos cœurs toujours à la France !"

Le séjour à Québec fut couronné par un bal de souscription, précédé d'un dîner qui groupa l'élite de la société dans les salons de l'hôtel Russell.

Déjà le Commandant se préparait à pousser jusqu'à Montréal qui, ne voulant pas être en reste avec sa vieille rivale, faisait les plus belles avances à la mission française. La corvette tirant dix-sept pieds d'eau, on ne pouvait songer à la diriger dans le chenal par ses propres moyens. M. Baby, propriétaire des remorqueurs de Québec, offrit de la faire touer par un de ses navires. Belvèze préféra prendre place avec son état-major et une partie de son équipage sur l'*Amiral*, qu'on mettait également à sa disposition.

Sur ces entrefaites, un comité formé à Montréal discutait la meilleure façon de recevoir des visiteurs d'un tel rang. Le Maire en personne présidait les assemblées. Ce n'était autre que le D<sup>r</sup> Wolfred Nelson, qui avait fait le coup de feu en 1837 ; mais l'ancien "patriote" avait eu le temps de s'assagir.

Impatients, les Montréalais s'étaient portés à la rencontre de leurs cousins de France sur plusieurs steamers qui atteignirent l'*Amiral* à la hauteur de la Pointe-aux-Trembles. Ils étaient cinq, raconte Belvèze, "pavoisés, chargés de monde et ayant des musiques à bord". Après avoir longuement salué les arrivants de leurs cloches et de leurs sifflets, deux des vapeurs, l'*Aigle* et le *Cultivateur*, "se placèrent bâbord et tribord de l'*Amiral*, tandis que les trois autres, le *Jacques-Cartier*, le *Verchères* et le *Castor*, "liés ensemble, s'avançaient de front en arrière".

C'est ainsi que, le 28 juillet 1855, vers une heure après midi, sous un soleil éclatant, la petite escadre parut devant les quais de Montréal, où s'était massée une foule endimanchée et délirante.

Partout des drapeaux français et anglais entremêlés, des oriflammes, des banderoles portant les inscriptions: Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive la reine Victoria!... Dans une tempête d'ovations, les marins se rendirent aux voitures découvertes qui devaient les conduire à leur hôtel.

Le Commandant et ses compagnons n'y goûtèrent pas longtemps le repos. Le programme de la municipalité les happa, inexorable! Il y eut d'abord réception officielle à l'hôtel de ville: adresses du Maire, du Board of Trade, de l'Institut canadien. A chacune, Belvèze répond avec son tact habituel. Ainsi, pour les académiciens, il aura ces remarques heureuses: "Les Canadiens, seuls dans l'Amérique du Nord, ont toujours prétendu à une nationalité distincte... Ils ont senti que la destinée des peuples n'était pas tout entière dans le perfectionnement de la vie matérielle, qu'elle se manifestait aussi par les travaux de l'esprit."

Le clou de la journée sera le banquet, organisé comme à Québec par souscription. Cent soixante-quatre couverts. La table d'honneur est présidée par l'honorable — plus tard sir — John Young, président du Board of Trade. Il a à sa droite le Commandant, à sa gauche, le Maire. Pendant le repas, on enten-

dra l'orchestre de Prince, dissimulé derrière un rideau de verdure. Le menu nous a été conservé : il est pantagruélique et tout ce qu'il y a de plus "Second-Empire" ; mais on peut conjecturer qu'ici la quantité fit quelque tort à la qualité ! Après les toasts, qui furent nombreux, un grand bal eut lieu qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Le lendemain, dimanche 29 juillet, le Commandant et son état-major assistèrent dans l'église Notre-Dame à la grand'messe, qui fut célébrée par l'abbé Lichoux, aumônier de la corvette. La tenue digne et respectueuse des officiers fut remarquée. Le soir, en compagnie de quelques notables, eut lieu la promenade classique au mont Royal.

Nous ne saurions suivre les envoyés de la France dans toutes les fêtes qui leur furent données par les autorités ou par des particuliers, entre autres un bal qui réunit plus de quatre cents danseurs. Ne retenons pour mémoire qu'une assemblée populaire qui se tint sur le Champ-de-Mars, le 2 août, et groupa près de dix mille personnes. Pour se faire entendre, le Commandant — il le raconte lui-même — était "monté sur une voiture, comme Mangin de burlesque mémoire", et il dut subir les acclamations de la multitude, "le tout avec accompagnement de canons, de feux d'artifices, etc.". Il se prêtait de bonne grâce à ses nouvelles fonctions, tout en notant avec malice que "les Canadiens ont pris des Anglais un goût particulier pour ces sortes de manifestations". S'il eût mieux connu le pays voisin, il eût plutôt parlé de coutumes "américaines".

Après Montréal, ce fut pour Belvèze et ses officiers une brillante tournée qui les conduisit jusqu'au Niagara, par Chambly, Beauharnois, Kingston. Au retour, l'accueil de Toronto fut parfait, — ce Toronto dont Belvèze écrit que là prévaut "l'esprit d'antagonisme le plus prononcé dans le sens anglais et protestant, avec une sorte d'hostilité contre le Bas-Canada" ; mais les consignes étaient données, et, au banquet, on invita même l'évêque catholique, un Français, M<sup>sr</sup> de Charbonnel, et on le plaça à côté du Commandant.

Puis on rentra à Montréal en passant par Ottawa, qui venait de renoncer à son appellation modeste de "Bytown" et aspirait à l'honneur de devenir capitale. L'excursion s'acheva par le "saut" obligé des rapides de Lachine.

De nouveau, Montréal put acclamer, fêter, banqueter les Français. Belvèze avait d'abord refusé d'assister à un dîner de l'Institut canadien, dont il redoutait l'esprit frondeur; mais, sur promesse qu'il n'y serait pas question de politique, il finit par accepter.

L'une des dernières visites du Commandant fut pour le beau pensionnat que les religieuses du Sacré-Cœur, venues de Paris, avaient fondé, une huitaine d'années plus tôt, à Saint-Vincent-de-Paul. Vivement impressionné, Belvèze devait écrire plus tard: "Rien n'égale l'ordre et le confort de cet établissement, dirigé par madame de Monastrol<sup>15</sup>." Coïncidence qu'il ne manqua pas de mentionner, on était le 15 août, fête religieuse de l'Assomption, mais aussi fête impériale de la "Saint-Napoléon".

Les marins français passèrent encore quelques jours sur la terre canadienne, visitant Trois-Rivières, dont la réception fut très cordiale; puis il fallut appareiller: la mémorable "odyssée" de *la Capricieuse* touchait à sa fin...

Bientôt, le Commandant écrira au Ministre: "Je suis parti de Québec pour Terre-Neuve le 25 août, après avoir reçu du Gouverneur général et de la population les adieux les plus flatteurs et les plus affectueux<sup>16</sup>." Quant à ses impressions personnelles, il les livrera volontiers à son ami (et futur éditeur) Georges Rohault de Fleury: "J'arrive du Canada, où j'ai fait la course la plus mirobolante qui se puisse raconter, passant sous je ne sais combien d'arcs de triomphe... J'ai même descendu un des

<sup>15</sup> Belvèze, *Lettres*, 129, 130, 140, 135, 151. Les journaux signalèrent que, parmi les religieuses, se trouvait l'ancienne maîtresse de l'Impératrice, qui avait étudié au Sacré-Cœur de Paris. En 1858, le pensionnat fut transporté au Sault-au-Récollet, et une partie de la vieille maison fut utilisée dans la construction du trop fameux pénitencier.

<sup>16</sup> Belvèze, *op. cit.*, 135.

grands rapides du Saint-Maurice dans un canot d'écorce, comme un Iroquois !" Parlant des dîners et des éloges qu'il avait dû subir, il ajoutait: "Si je ne suis pas mort d'indigestion, j'aurais dû mourir de vanité; heureusement que mon estomac et mon bon sens m'ont défendu de l'un et de l'autre trépas <sup>17</sup> !"

Le Rapport que Belvèze adressa au Ministre, avec un compte rendu de son voyage, est une étude copieuse et fortement charpentée qui ne traite pas seulement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture au Canada, mais encore de l'état militaire, de la situation politique, morale et religieuse du pays <sup>18</sup>.

Quant au rôle qu'il avait joué, il pouvait conclure sans fausse modestie: "Au point de vue politique et commercial, j'ai eu un succès inespéré, et je reviens de ce pays, où toujours les antagonismes se touchent, sans avoir indisposé personne, chose dont la difficulté était telle qu'on n'en croyait pas la solution possible <sup>19</sup>."

Mais, quels furent les résultats précis et pratiques de cette *Campagne du Canada*, comme Belvèze appelle sa mission ?

Disons d'abord que, personnellement, le Commandant y gagna peu de chose. Félicité au moins à deux reprises par le Ministre, couvert de fleurs, il n'eut pas la promotion à laquelle il pouvait s'attendre. Il fut mis à sa retraite en 1861, à l'âge de soixante ans, sans obtenir les étoiles de contre-amiral. On parla, il est vrai, de le nommer major général, mais la chose n'aboutit pas. Pourquoi ? on ne sait, et les pièces du dossier ne permettent pas de conclure.

Valbert Chevillard <sup>20</sup> pense que les "transports" dont les Canadiens "submergèrent" cet officier eurent pour effet de le "compromettre" : "On lui démontra à son retour, dit-il, qu'il avait

<sup>17</sup> *Op. cit.*, 151.

<sup>18</sup> Les éditeurs des Lettres n'ont publié que l'Introduction de ce Rapport, dont la partie technique parut aussi dans les journaux canadiens du temps.

<sup>19</sup> Belvèze, *op. cit.*, 151.

<sup>20</sup> V. Chevillard, *Paysages canadiens* (Paris, 1891), 43.

écouté son cœur aux dépens de sa consigne<sup>21</sup>." Peut-être. Ou bien notre marin, déjà cinquantenaire lors du Coup d'État, manqua-t-il d'influence auprès du maître de l'heure ? ou encore, jaloux comme il l'était, de son franc parler et catholique militant, désapprouva-t-il, sur les affaires italiennes, la volte-face de Napoléon III après l'avertissement énergique d'Orsini ? Toujours est-il qu'en lisant ses lettres, on sent le Commandant fort attristé : "Après une injustice si persistante, écrit-il le 24 mars 1861, je suis tenté de m'appliquer un mot de je ne sais plus quel auteur : quand je m'examine, je suis humble ; quand je me compare, je deviens fier et orgueilleux<sup>22</sup>."

Fixé à Toulon, il put dès lors consacrer le meilleur de son temps "aux devoirs de la famille et de l'amitié". Des Canadiens de passage en France furent souvent invités à sa table. Le 8 février 1875, le commandant de Belvèze décédait pieusement dans les bras de sa femme.

Après le voyage de la corvette, les échanges commerciaux devinrent plus fréquents entre la France et son ancienne colonie ; mais, comme le fait remarquer Guénard-Hodent<sup>23</sup>, les milieux anglais ne partagèrent pas l'enthousiasme des Canadiens français et continuèrent de transiger par l'intermédiaire des négociants du Royaume-Uni, lesquels, bien entendu, y trouvaient leur avantage. Ce n'est que plus tard, et à la suite de tractations laborieuses, que nous verrons les deux pays inaugurer des relations commerciales directes.

Certains ont prétendu que le premier consulat de France au Canada fut fondé à Québec par Belvèze. C'est une inexactitude, et, d'ailleurs, le marin n'avait nullement qualité pour cela. Au moment de sa venue, la France était représentée dans la

---

<sup>21</sup> Nombre de Canadiens anglais restèrent longtemps méfiants. De passage en Acadie, cinq ans plus tard, Edme Rameau de Saint-Père fut traité d'"espion de Napoléon III".

<sup>22</sup> Belvèze, *Lettres*, 160.

<sup>23</sup> M. Guénard-Hodent, *Les Relations entre la France et le Canada*, 13.

capitale par Edouard Ryan, qui prenait à l'occasion le titre de "vice-consul", mais n'était autre chose qu'un agent commercial. Quand Ampère eut visité le pays, il jugea bon d'écrire dans la *Revue des Deux-Mondes* :

Il est étrange, quand la plupart des nations européennes ont des consuls au Canada, que la France n'en ait pas dans un pays qui lui est uni par son origine, sa langue, sa sympathie, où sa protection pourrait attirer et aider des émigrants français; nous pourrions aussi augmenter nos rapports d'échanges avec ce pays... Pourquoi ne pas nouer des relations dont le résultat serait de maintenir notre influence morale sur des populations françaises par le sang et qui défendent, avec une persévérance touchante, leur nationalité contre le double envahissement de l'Angleterre et des Etats-Unis <sup>24</sup> ?

De tels propos, ainsi que le succès remporté par Belvèze, ne pouvaient que disposer favorablement les Affaires étrangères. Le consulat fut créé à Québec en 1859 et eut pour premier titulaire le baron Gauldrée-Boilleau qui sut se faire aimer des Canadiens. Maurice Sand le rencontra au Canada en 1861 et fut "frappé du mérite de l'homme": "esprit avancé et solide, dit-il, intelligence nette et généreuse, cela se voit tout de suite <sup>25</sup>".

De point de vue sentimental, la mission fut sans aucun doute un triomphe. Elle fit faire un bond aux rapports d'amitié qui n'avaient jamais complètement cessé entre les deux peuples, mais demeuraient dispersés et timides. La littérature, qui s'empara de l'événement, prit un essor inconnu jusque-là. Aussi Maurice Barrès exagérera-t-il à peine, lorsqu'il affirmera que la poésie canadienne naquit en 1855. "Depuis qu'avait disparu à l'horizon la dernière galère de Louis le Bien-Aimé, écrit-il, on n'avait pas vu un seul navire de guerre français dans les eaux du Saint-Laurent. L'arrivée de celui-ci souleva une prodigieuse émotion qu'un libraire de Québec, Octave

<sup>24</sup> J.-J. Ampère, *Promenade*, I: 137-138.

<sup>25</sup> M. Sand, *Six mille lieues à toute vapeur* (Paris, Lévy, 1862), 86.

Crémazie, fixa dans la chanson fameuse du *Vieux Soldat canadien*. *La Capricieuse* parut avoir apporté la poésie avec elle <sup>26</sup> !”

Dans ce domaine, c'est décidément *le Canada reconquis par la France* ! mais non point dans le sens où l'entendait l'auteur de l'ouvrage ainsi intitulé. Paru précisément à Paris en cette même année 1855, c'était l'œuvre d'un jeune avocat canadien-français, Joseph-Guillaume Barthe <sup>27</sup>, ancien “patriote” de 1837. Riche d'un ample patrimoine, il s'était embarqué pour la France en juin 1853. Installé avec sa famille dans son château de la Tour, à Passy, il put à loisir y caresser des projets chimériques. La première de ses marottes, bientôt abandonnée — et pour cause ! — consistait simplement à obtenir de l'Angleterre la cession du Canada à la France, en échange d'une colonie française !

Jetant du lest, Barthe pensa ensuite que la France pourrait “reconquérir” plus pratiquement le Canada en lui fournissant une abondante émigration, ce en quoi il fut un heureux précurseur.

Mais Barthe, membre militant de l'Institut canadien, s'était surtout mis en tête de faire affilier cet organisme à l'Institut de

<sup>26</sup> M. Barrès, Préface pour Beauvau-Craon, *La Survivance française* (Paris, 1913), viii.

Ce même épisode, qui devait plus tard inspirer à Fréchette des stances autrement vigoureuses, fournit donc à Crémazie le thème de son *Vieux Soldat*. D'abord, il l'imagine vivant à l'époque où les Canadiens français étaient persécutés, ce

*Descendant des héros qui donnèrent leur vie  
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,  
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.*

Après la défaite, il a toujours attendu le retour des Français. A son fils il chante “son espoir” et demande:

*“Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?”*

Enfin, il meurt, sans que le rêve de sa vie se soit réalisé, mais il a fait au jeune homme cette prédiction:

*“De ce grand jour tes yeux verront l'aurore :  
Ils reviendront, et je n'y serai pas !”*

En effet, le fils sera témoin de la venue des marins français. Mais il les verra ensuite s'éloigner la mort dans l'âme:

*“... Ah ! quelle solitude  
Va créer parmi nous ce douloureux départ !”*

<sup>27</sup> J.-G. Barthe, *Le Canada reconquis par la France* (Paris, 1855). L'auteur vécut plusieurs années en France. Rentré au Canada, il publia (1885) ses *Souvenirs d'un demi-siècle*, intéressants pour les événements de 1837. Barthe mourut en 1893.

France<sup>28</sup>. D'où démarches sur démarches auprès des académiciens français et échange d'une correspondance qu'il publiera en appendice à son livre et qui constitue la partie la plus vivante de l'ouvrage, écrit par ailleurs en un style ampoulé, insupportable. On se demande pourquoi, l'ayant sûrement publié à compte d'auteur, il ne prit pas soin de le faire d'abord traduire en français !

Barthe, qui avait trouvé moyen de faire passer dans la *Gazette de France* des articles de même encre, ne récolta guère que de bonnes paroles et des volumes pour la bibliothèque de son Institut. L'académie des Beaux-Arts envoya aussi des moulages<sup>29</sup>. Béranger l'avait bien pourvu d'une chaleureuse lettre de recommandation, mais celle-ci s'avéra inutile: Guizot, froid et distant, s'excusa d'être à la campagne; Thiers se contenta de donner — de sa plume — ce qu'il appelle "un témoignage de sympathie". Mais c'est Monmerqué qui fut plus que tout autre pris à partie. Il faut voir, par ses lettres, avec quelle patience et quelle habileté l'éditeur de M<sup>me</sup> de Sévigné, toujours poli mais sans jamais s'engager, sut éloigner peu à peu l'obstiné "raseur".

Si nous avons parlé ici du *Canada reconquis*, ce n'est pas uniquement à cause de son titre plein d'à propos: l'auteur, comme on pense, sitôt au courant de la mission Belvèze, se mit en rapport avec le Commandant. Le rencontra-t-il ? ou, plus simplement, lui fit-il parvenir par une voie quelconque son indigeste ouvrage ? Nous ne saurions dire; mais il est certain que l'officier jugea la démarche importune et compromettante pour lui, car il s'empressa d'écrire au Ministre: "J'ai dit à l'auteur avec énergie que son titre était contraire aux intentions et à la politique de l'Empereur et de la France, contraire aussi aux intérêts de son pays, placé sous un régime libéral et protecteur... — que, s'il eût pu venir à quelqu'un le moindre soup-

<sup>28</sup> Fondé à Montréal en 1844, l'Institut canadien, "société littéraire et scientifique", ne posséda une charte d'incorporation qu'en 1852.

<sup>29</sup> D'après les journaux canadiens, c'étaient des reproductions du Laocoon, de la Vénus de Milo et de l'Apollon du Belvédère ! L'Empire n'avait pas encore pris l'habitude d'offrir des vases de Sèvres, œuvres françaises.

gon qu'il existait une solidarité entre ma mission et son livre, je n'aurais pu faire un pas de plus au Canada<sup>30</sup>."

Répondant à l'une des nombreuses adresses qu'on lui présentait, le marin avait prédit que bien d'autres navires viendraient de France "dans le sillon tracé par la corvette". A première vue, *sillon* pouvait paraître impropre, et un puriste y eût substitué *sillage*, puisqu'il s'agissait de navigation... Mais, en y regardant de plus près, on comprend que Belvèze ait voulu parler d'œuvre féconde et durable, ce pour quoi il a eu le mot juste<sup>31</sup>.

En effet, comme nous aurons à le voir, maintes autres missions françaises devaient suivre la voie indiquée par *la Capricieuse*, et le voyage du *Champlain* aux fêtes de Gaspé, cinq ans à peine avant la guerre de 1939, fut l'une de ces mémorables croisières d'amitié franco-canadienne.

(à suivre)

ARMAND YON

<sup>30</sup> Cité par Cangardel, *Le Voyage*, fol. 16.

<sup>31</sup> On sait qu'en 1955, pour fêter le Centenaire de la mission Belvèze, des manifestations eurent lieu en France et au Canada. A cette occasion, les Postes françaises émirent un timbre bleu marine portant l'inscription "France-Canada" et représentant *la Capricieuse* toutes voiles dehors.